



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

38 | 2009

Savoirs occultés : du magnétisme à l'hypnose

De Mesmer à Puységur. Magnétisme animal et transe somnambulique, à l'origine des thérapies psychiques

From Mesmer to Puységur : animal magnetism and artificial somnambulism – the origins of psychical therapies

Jean-Pierre Peter



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3865>

DOI : 10.4000/rh19.3865

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 19-40

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Jean-Pierre Peter, « De Mesmer à Puységur. Magnétisme animal et transe somnambulique, à l'origine des thérapies psychiques », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 38 | 2009, mis en ligne le 04 septembre 2009, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3865> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.3865>

Tous droits réservés

JEAN-PIERRE PETER

*De Mesmer à Puységur.
Magnétisme animal et transe somnambulique, à
l'origine des thérapies psychiques*

Chacun sait plus ou moins ce que sont le *magnétisme*, l'*hypnotisme*, et le plus clair en est que, dès l'origine, ils n'ont guère suscité la faveur de la médecine officielle. Cependant, il y a plus dans ces pratiques que les notions vagues qui en sont retenues d'ordinaire. Elles ont une histoire de longue durée qui vaut d'être rappelée, à mesure même que leur développement a sollicité vivement les esprits savants, pour ou contre, depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Les intuitions et les découvertes de Mesmer et de Puységur dans les années 1770-1789 et au-delà, puis les expériences des grands magnétiseurs du XIX^e siècle comme l'abbé de Faria, Joseph Deleuze, Alexandre Bertrand, Aubin Gauthier, Charles Lafontaine, Antoine Despine, et d'autres (découvertes et expériences qui furent ensuite réappropriées, retraduites et déplacées par les écoles médicales françaises de Nancy et de la Salpêtrière, puis transmuées par Freud) ont entrouvert un espace de connaissance nouveau, celui de la dynamique psychique, de l'action de l'esprit sur les êtres et les choses dans les états modifiés de conscience ¹.

UN POINT DE DÉPART

Sur quoi repose tout ce débat? Les expérimentations marquantes n'ont pas manqué, ni les faits observés, les résultats positifs maintes fois constatés à nouveau, quelle qu'en soit la part de singularité ou d'insolite. La réserve, la suspicion même, demeurent. De là divers obstacles ou embarras dans la tâche de l'historien pour rendre compte, pour ouvrir et asseoir le champ. Face à l'intérêt que l'on peut y porter, font impression certaines hautes figures de la rigueur scientifique. Ainsi la mise en garde énoncée par Claude Bernard lorsqu'il traite des règles qui aident à penser droitement, et des enjeux que ces

1. L'étude fondamentale à consulter sur l'histoire du magnétisme est celle de Bertrand Méheust, *Somnambulisme et médiumnité, 1784-1935*, « Les empêcheurs de penser en rond », Le Plessis-Robinson, Synthélabo, 1999, tome 1, *Le défi du magnétisme animal*; bibliographie très complète.

règles emportent. Contestant la formule courante, « c'est un fait, il n'y a pas à raisonner, il faut s'y soumettre », il rétorque :

« Si un phénomène se présentait dans une expérience avec une apparence tellement contradictoire qu'il ne se rattachât pas d'une manière nécessaire à des conditions d'existence déterminées, la raison devrait *repousser le fait* comme un fait non scientifique. [...] L'admission d'un fait sans cause [...] n'est ni plus ni moins que la négation de la science. »²

Que la Science me pardonne ! La science, oui, le magnétisme animal, dans son histoire, l'a confrontée à des faits dont bien des causes échappaient, sauf à déclarer illusoire ces faits, qui sinon semblaient mettre au défi les ressources de la pensée. Certains épisodes, d'ailleurs, peuvent encore nous faire le même effet... De là, tout au long du XIX^e siècle, la condamnation du magnétisme par la médecine universitaire et académique, au nom d'un certain idéal de la science.

Mais il reste que, dans le même temps, le magnétisme et les traitements qu'il inspirait ont conduit à la découverte de phénomènes qui ouvraient un sens nouveau à l'action réciproque de l'esprit sur le corps physique, et du corps sur l'esprit. Et c'est de cette expérience du magnétisme que sont issus, à distance, le concept d'« *inconscient* » (avec Sigmund Freud et la naissance de la psychanalyse) et, dès avant lui, tout l'ensemble des pratiques de la *psychothérapie* ainsi que le champ expérimental et scientifique de la *psychiatrie dynamique*. Ainsi, de même que, plus près de nous, les études de Max Planck, Albert Einstein, Wolfgang Pauli, Niels Bohr et quelques autres ont bouleversé le champ de la physique classique, déplaçant nos conceptions courantes et savantes de l'espace, du temps, de la matière, donc notre représentation étroite de l'univers, c'est semblablement qu'en ces décennies 1780-1790 dont je parle, tout le train des expérimentations issues du magnétisme a été au fondement du renversement profond qu'a connu notre intelligence moderne (certes encore hésitante et en travail) de la psyché humaine. Le magnétisme fut ce socle et ce point de départ.

Considérons donc l'histoire du « magnétisme animal ». Un rappel, d'abord, des circonstances, des figures et des faits.

Ma propre rencontre avec ces phénomènes est ancienne. Je travaillais alors au dépouillement des archives de la Société royale de médecine. Dans cette intéressante médecine du « Siècle des Lumières », juste à la veille de la Révolution, les remarquables *Mémoires* et *Rapports* manuscrits que les nombreux médecins correspondants de la Société envoyaient à Paris chaque mois, depuis les provinces, étaient pour les uns très réservés, les autres pleins d'attente et d'émerveillement envers la doctrine alors toute nouvelle du magnétisme, qui semblait ouvrir un espace d'intellection renouvelée et surtout détenir un

2. Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), Paris, Belfond, 1966, chapitre 2, « Du doute dans le raisonnement », p. 97-100.

pouvoir de guérir rapide, universel, très fascinant³. Or, guérir, les praticiens en savaient quelque chose, est une tâche délicate, incertaine, lourde d'efforts et de savoirs longuement acquis. De là les hésitations et, surtout – ce qui allumait mon attention de chercheur – les revirements ou l'ambiguïté de ceux qui, se repentant sans doute d'avoir cédé un moment à l'attrait d'une sorte de merveilleux, allaient jusqu'à dénier contre toute évidence y avoir souscrit⁴.

MESMER : LES AMBIGUÏTÉS

Ce *magnétisme*, le médecin allemand, Franz Anton Mesmer venait de l'introduire en France⁵. Il s'était d'abord fait connaître en 1766 à Vienne, par une thèse en latin, *De l'influence des planètes sur le corps humain*, où il soutenait l'existence d'un fluide subtil, répandu dans l'univers, qui exercerait une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps vivants. Il avait expérimenté des traitements médicaux en appliquant des aimants sur les parties du corps des malades où l'énergie faisait défaut. Mais il comprit bientôt que la seule application de ses mains produisait le même effet. Il proclama alors l'existence d'un magnétisme propre aux êtres vivants, qu'il nomma « magnétisme *animal* » pour le distinguer du domaine de l'aimant minéral. Il déclara avoir trouvé le secret de concentrer en lui-même ce fluide et de le diriger par la main ou par le regard, pour en compenser le défaut dans le corps des malades et restaurer leur santé. Il disait pouvoir guérir ainsi toutes les affections, car elles résultaient toutes d'une cause unique : le blocage de la libre circulation du fluide dans un organisme. Il publia ces recherches en 1775 et obtint certains résultats thérapeutiques surprenants.

C'est alors qu'il dut quitter Vienne, après un scandale que lui avaient valu à la fois son arrogance et la jalousie de ses confrères envers ses succès et sa richesse. D'abord très éprouvé, il décide de venir en France où il espère l'appui de la reine, princesse autrichienne, pour l'aider à se faire reconnaître. Ce choix se révèle judicieux, le succès de Mesmer est manifeste. Ses cures, qui attirent à Paris une foule de personnes, hommes et femmes de la société la plus riche et titrée, excitent la curiosité dans tout le royaume. Il rédige alors son grand ouvrage, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal* (1779).

Mais après cinq années de succès, l'excès de cette notoriété, l'infatuation, le goût abusif de Mesmer pour l'argent, la défiance des médecins après un

3. Jean-Pierre Peter, « Une enquête de la Société royale de médecine (1774-1794) : malades et maladies à la fin du XVIII^e siècle », dans *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1967, volume 22, n° 4, p. 711-751.

4. Jean-Pierre Peter, « L'histoire par les oreilles. Notes sur l'assertion et le fait dans la médecine des Lumières », dans *Le temps de la réflexion*, n° 1, 1980, p. 273-314.

5. La référence fondamentale pour Mesmer (biographie, textes de l'ensemble des écrits connus, analyses) se trouve dans Franz Anton Mesmer, *Le magnétisme animal*, œuvres publiées par Robert Amadou, Paris, Payot, 1971, 408 p. On se référera aussi avec avantage au Mesmer de Stefan Zweig dans *La guérison par l'esprit* [*Heilung durch den Geist*, 1931], traduction française, Paris, Belfond, 1982.

vif emballement de leur part, amènent à nouveau pour lui le renversement des choses. Soumis par décision royale à une double commission d'examen de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine (août 1784), le magnétisme est déclaré officiellement n'avoir aucune valeur scientifique. Ces cures, est-il jugé, ne sont que l'effet de l'imagination et de l'instinct d'imitation des malades. Notons ici que la catégorie de l'imaginaire, qui ne relevait pas encore de l'ordre du pensable, s'est du coup, et dans cet interdit même, révélée dès ce moment à l'esprit de certains des disciples, praticiens du magnétisme dans les décennies suivantes, devenus de ce fait attentifs aux fonctions actives et productives de l'imagination⁶. Fécondité de l'épisode, à quoi s'ajoute la modernité des intuitions mesmériennes sur l'efficacité de la *relation affective* entre le thérapeute et la personne du malade.

Demeurent cependant une ambiguïté de l'homme Mesmer et, en lui, comme une série de points d'ombre. D'abord l'obscurité particulière de ses écrits théoriques. Surtout les contradictions ou indécisions de sa politique sur le terrain. Il est évident que cet homme, chargé de ce que nous appellerions un charisme, un rayonnement personnel, obtenait sur ceux qu'il soignait des résultats thérapeutiques intéressants, voire surprenants. Mais le mode concret de ces traitements paraissait, à l'époque, d'autant plus frappant – et problématique relativement aux critères médicaux – que Mesmer faisait passer ses patients par des phases de *convulsions*, apparemment alarmantes, mais dont les sujets estimaient retirer un bien réel⁷. En même temps, l'homme se révélait passionnément attaché aux bénéfices sociaux et monétaires de son activité. Cela choquait. Estimant détenir une méthode salutaire pour l'humanité entière, une médecine propre à remplacer désormais toute autre médecine, il entendait que l'État monarchique lui offrît en retour une pension considérable et à vie. Mais il voulait en même temps protéger ce secret en ne le délivrant qu'à des gens qui, pour l'appliquer, devaient le payer fort cher. Il y a ainsi en Mesmer un aventurier, une sorte de potentat tricheur. En même temps un homme d'une prodigieuse intuition et un remarquable chercheur. Un regard ethnographique peut nous faire voir en lui quelque chose d'un *sorcier* ou d'un *shaman* traditionnel. On notera aussi, chez Mesmer, sa conception, certes exprimée avec des mots maladroits et des explications obscures, d'une énergie cosmique agissante à laquelle le corps humain serait lié. Le sujet traité y puiserait les ressources vitales nécessaires à sa propre énergie. Le parallèle peut être fait ici avec certaines des conceptions des rapports du

6. On se reportera à ce sujet à l'ouvrage de Charles de Villers, *Le magnétiseur amoureux* (Genève, 1787), édition établie par François Azouvi (Paris, Vrin, 1978 : le texte est précédé d'une analyse érudite et fine des rapports du magnétisme au domaine de l'imagination et de l'imaginaire).

7. Voir Jean-Pierre Peter, « Un intermédiaire mal perçu : Franz Anton Mesmer, médecin trop guérisseur, guérisseur trop médecin », dans *Les Intermédiaires culturels. Actes du colloque d'Aix-en-Provence (Centre méridional d'histoire sociale des mentalités et des cultures)*, 1978, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1981, p. 141-153 ; et « Un savoir inexprimable : le magnétisme entre les ambiguïtés, les refus, les indicibles étrangetés », dans *L'Écrit du temps*, n° 18, 1988, p. 95-107.

corps et de l'énergie spécifiquement propres à la culture de l'Extrême-Orient et particulièrement, pour la Chine et le Japon, au cœur de leur médecine (je pense ici au *Qi*, le *souffle* vital et cosmique de la pensée chinoise). En tout cas, s'agissant de notre propre culture dans son histoire, on ne manquera pas, dans une perspective d'analyse ethnographique et culturelle, de reconnaître à Mesmer son génie à la fois instinctif et raisonné de découvreur prémonitoire, qui fonda la part *savante* de sa doctrine et de ses cures sur un terreau de pratiques et de savoirs *traditionnels* intuitivement assemblés.

LE POSSIBLE ET L'IMPOSSIBLE

Resterait à connaître ce que vivaient les sujets entrant en phase convulsive. De quelle nature était le déplacement qu'ils éprouvaient, quelle sorte de rupture traduisait-il ? À quel modèle la manifestation se référerait-elle, à quel espace culturel, à quel registre cérémoniel ou émotionnel ? Était-ce pour ceux qui la vivaient une expérience de l'ordre de l'extase religieuse ou bien du débordement amoureux, était-ce plutôt un épisode de dislocation intérieure, ou au contraire un bourgeonnement, une éclosion vitale ?

Autant d'objets difficiles à démêler ; nous y reviendrons. Mesmer, lui, donnait à ces épisodes le nom de « *crise* », non au sens actuel et populaire du mot (*crise de nerf, d'asthme, crise de folie*), mais au sens classique de la médecine galénique, à savoir la résolution tumultueuse, en phase d'acmé, d'une stase ou d'une tension au sein des matières et des flux qui composent le corps et soutiennent la vie, conflit ou blocage qui se dénoue sous une forme dramatiquement visible. Soit un désordre, mais positif, un ébranlement libérateur. Toutefois, en provoquant à dessein ces convulsions, Mesmer contredisait – et offensait – la médecine classique, qui n'admettait pas qu'on fit naître une pathologie qui ne préexistait pas, et particulièrement des convulsions. Si « *crise* » il peut y avoir, elle doit venir d'elle-même ; au mieux peut-on en favoriser très prudemment la venue naturelle. Mesmer, au contraire, faisait de leur production un quasi-cérémonial. Et c'est ainsi qu'assez évidemment, nous ne pouvons pas ne pas évoquer et retrouver là des composantes bien proches de ce que l'anthropologie nous a appris depuis lors à considérer comme des phénomènes de *transe*. Et, sur un plan plus proche de la mémoire culturelle des contemporains, ceux qui allaient à Mesmer comme ceux qui le réprouvaient n'étaient pas sans avoir en tête certaines références tirées soit de l'histoire des saints et des mystiques, soit des scènes collectives produites dans les décennies antérieures par les « *trembleurs* » puritains ou les « *convulsionnaires* » jansénistes.

Mais à travers l'ensemble apparemment hétéroclite des composantes de ce tableau nouveau, ne voyons-nous pas se dessiner, certes ténus, fugitifs, évanescents, les premiers linéaments d'une conception de l'inconscient moderne ?

Quoi qu'il en soit, dans un bref espace de temps le mesmérisme et les débats à son sujet avaient pénétré l'ensemble de la société instruite de l'Europe, surtout en France. Notons d'abord qu'aussi marquants qu'aient été les renouvellements et la volonté d'adaptation rigoureuse de la médecine dans les dernières décennies du siècle, il y avait naturellement bien des affections qu'elle restait hors d'état de soulager. De nombreux malades dès lors se trouvaient en déshérence. Ces abandonnés de la médecine ont formé d'emblée le premier espace d'ouverture et de reconnaissance envers la doctrine nouvelle⁸. Cela d'autant, qu'à la thérapeutique protéiforme et rebutante des médecins en titre (drogues, actions révulsives, saignées, vidanges), Mesmer opposait sa méthode univoque : rétablir le courant. Comme l'exprimait l'un de ses malades guéris, devenu propagateur ardent de la bonne nouvelle mesmérienne, le Père Hervier : « Il n'y a qu'une vie, qu'une santé, qu'une maladie, par conséquent qu'un remède. »⁹

Le propos s'inscrit bien dans le climat d'attente frémissante où se trouvaient nombre d'esprits dans les années 1780. Mesmer lui-même y insiste, qui entend incarner une découverte scientifique propre à guérir la société elle-même : « Les lois universelles de la nature sont à appliquer à la santé physique, mentale et sociale. »¹⁰

À l'apogée des Lumières, se développait ainsi le sentiment que la science, dans ses remarquables progrès, allait permettre un développement extraordinaire des connaissances et de leurs applications pratiques. Parmi les élites, certaines attentes confinaient à une sorte de sentiment du *merveilleux*, qui laissait croire que les limites normales des capacités humaines étaient prêtes à être franchies, au point que l'impossible semble devenir possible, l'impensable pensable. Des gens fort instruits, tout intéressés par des sciences en plein essor (physique, chimie, électricité, sciences de la nature), peuvent alors considérer le mesmérisme comme une hypothèse scientifique majeure. L'idée d'un fluide magnétique coïncidait justement avec ce que l'on soupçonnait alors des rapports de l'aimantation avec l'électricité. On l'expérimenta donc avec sérieux particulièrement en France, et entre autres dans le milieu des officiers des armées royales, gens instruits qui s'ennuyaient dans leurs casernes une fois passés les moments de gloire vécus pendant la guerre d'indépendance américaine. Pour eux, alors, la nouveauté des exercices mesmériens parut un dérivatif passionnant, et utile ! Certains de leurs soldats étaient affectés de maux divers souvent dus à l'éloignement durable de leur village, de leur famille – la « *nostalgie* ». Grâce au magnétisme, on leur rendait le goût de vivre. Les villes de garnison ne manquaient pas non plus, dans les bonnes

8. Voir Franklin Rausky, *Mesmer ou la révolution thérapeutique*, Paris, Payot, 1977, chapitre IV.

9. Père Charles Hervier, *Lettre sur la découverte du magnétisme animal à M. Court de Gebelin*, Paris, Couturier, 1784.

10. Franz Anton Mesmer, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779.

familles où l'on fréquentait, de dames portées à la mélancolie à qui proposer un théâtre de soins inédits. Cela se fit.

PUYSÉGUR, LE DÉCOUVREUR

À ce monde appartient le jeune Amand Marc Jacques de Chastenet, marquis de Puységur, colonel d'artillerie commandant le régiment royal de Strasbourg. Fêré de sciences exactes, il poursuit des expériences de physique et pratique les mathématiques. D'abord réticent, puis incité par ses frères cadets, il s'est instruit auprès de Mesmer à Paris. Il commence d'expérimenter le magnétisme auprès de jeunes soldats malades, dans un milieu strasbourgeois très marqué par l'esprit de recherche aussi bien scientifique qu'ésotérique de la fin des Lumières. Puis, lors d'un bref séjour dans son domaine seigneurial de Buzancy, en Soissonnais, son régisseur se plaint à lui des maux de dents de sa fille. Puységur la magnétise, – un peu par jeu, dirait-il. Le mal s'apaise. Le résultat impressionne assez pour que le lendemain on le requière à la ferme pour un jeune valet, nommé Victor, qui souffre d'une forte pneumonie. Crachats sanglants, fièvre, vive douleur de côté. Une fois magnétisé, Victor se trouve déjà mieux. Puisque c'est ainsi, il faut continuer le traitement.

Les choses prennent alors une forme toute nouvelle. Contrairement aux sujets nobles et riches qu'à Paris les passes magnétiques de Mesmer mettaient en état de transe convulsive, le paysan Victor, lui, *s'endort*, et Puységur en est fort surpris. Craignant d'avoir commis quelque erreur, il prolonge ses passes magnétiques. Et l'endormi se met à parler. Les yeux fermés, il dit voir à l'intérieur de son propre corps le siège de son mal. Il nomme ce mal et, dans les termes d'un savoir commun de l'époque, il sait en qualifier la nature, il en précise l'étiologie, prédit le jour et l'heure de sa guérison, indique de quelle façon et par quels moyens elle interviendra. Nous sommes le 4 mai 1784. Les jours suivants viendront confirmer ces prédictions. Et les mêmes phénomènes surprenants s'y reproduisent, s'amplifient même : sommeil profond, l'esprit en éveil. Des personnes présentes autour de lui, Victor, les yeux fermés, peut percevoir, chacune à chacune, l'état de santé de leurs organes et fonctions. De là, diagnostic, pronostic, et traitement proposé.

Passionné par l'expérience, Puységur la tente auprès d'autres sujets, accumule les résultats, est assiégé de demandes. De toute la région les gens accourent pour se faire soigner. La plupart se déclarent soulagés par les passes. Nombreux sont ceux qui s'endorment, parmi lesquels certains se mettent à manifester cet éveil somniloquace, ces facultés d'autoscopie, de pronostic, de diagnostic des maladies d'autrui, de suractivation des fonctions intellectuelles, dont Victor avait inauguré la série. En ces premiers jours de mai 1784, d'abord pris de vertige, Puységur comprend l'importance de ce qu'il vient de

faire apparaître : selon lui, une dimension jusqu'alors inconnue de la nature de l'homme.

Dès lors, il se détermine à fixer par écrit tout ce qui se produit. Il avertit par courrier ses correspondants scientifiques. Il publie une première brochure, puis d'autres, dont il tirera bientôt la matière d'un livre en deux volumes, imprimé à Londres en 1786, les *Mémoires* et *Suite des mémoires sur la découverte du magnétisme animal*. De Victor, il y dit :

« C'est avec cet homme simple que je m'instruis, que je m'éclaire. Quand il est dans l'état magnétique, ce n'est plus un paysan niais, sachant à peine répondre à une phrase, c'est un être que je ne sais pas nommer : je n'ai pas besoin de lui parler ; je pense devant lui, et il m'entend, me répond [...]. Quand il est en crise [*i.e.* en sommeil artificiel], je ne connais rien de plus profond, de plus prudent et de plus clairvoyant. [...] Cet homme est mon intelligence ».

Parmi ceux qui viennent se faire soigner et entrent en sommeil, certains révèlent une capacité particulière à percevoir et soigner les malades non somnambules. Puységur les considère comme étant les « médecins » dans cet espace de cures qui s'est ainsi ouvert auprès de lui. C'est lui qui magnétise et dirige les soins ; mais ce sont eux qui font les diagnostics et dictent les traitements. Une fois guéris eux-mêmes, ils ne sont plus susceptibles de cette clairvoyance, et les mettre en sommeil magnétique ne donne lieu qu'à des singularités sans signification ni objet. Aussi Puységur se refusera-t-il toujours à endormir quelqu'un pour le plaisir, pour voir, pour essayer et expérimenter. Il n'induera en sommeil magnétique que des malades. Seul, affirme-t-il, le contexte de leur maladie donne aux sujets (et plus fortement à certains sujets privilégiés) les moyens d'un somnambulisme lucide et prédictif. La guérison les leur fait perdre. Dès lors les exhibitions de somnambules entraînés sont une sottise inutile, un abus condamnable.

L'ENTRÉE DU SUJET DANS LA PAROLE

Ainsi, et sous ce nom de magnétisme, Puységur insère-t-il, dans l'espace d'une nature scientifiquement comprise, des phénomènes (on les désignerait aujourd'hui comme *sommeil lucide*, *endoscopie*, *autodiagnostic*, *prescience diagnostique*, *intercommunication des sensations ou sentiments avec d'autres malades*) qui jusqu'alors relevaient soit du légendaire, soit du domaine religieux ou bien encore du champ des représentations traditionnelles. Mais c'est ici en homme des Lumières qu'il s'assigne à penser et qu'il estime agir selon les termes d'un autre et nouvel ordre de la rationalité, tout habité qu'il est du souci de faire progresser les savoirs et la science. Ces capacités des sujets en somnambulisme artificiel, il en attribue l'apparition à une instance intérieure qui ne peut se manifester chez un malade que pour autant que le sommeil

magnétique l'a détaché de tous ses sens ordinaires. Le *sens interne* (comme il le nomme) prend le relais, et mobilise toutes les ressources de l'âme. Cette aptitude fait du somnambule une sorte de *porteur*, il l'établit comme support actif d'un *échange* généralisé entre les hommes, les choses et lui. Grâce à cette ouverture soudaine, le sujet se répare lui-même dans son esprit et dans son corps. Il y trouve également les moyens propres à la guérison d'autrui.

C'est pourquoi Puységur fut constamment attentif, avec ses malades, à les laisser parler, à les écouter. Ce sont eux qui savent. C'est bien ce qui l'impressionne, et lui fait réprouver vivement tout recours à la « suggestion ». Face à un malade dont les troubles consistent pour une part en une baisse de son autonomie, Puységur se contente de diriger vers lui un mouvement de sa propre volonté active, offerte comme une force mise à la disposition de celui qui en manque, et capable de réanimer en lui sa propre puissance de vie. C'est ce qui, à mon sens, fait de l'épisode puysegurien, un moment intéressant de l'histoire des libertés.

Jamais, dans le travail de Puységur, il n'y a l'hypothèse que ce qui se produit chez ceux qu'il traite renverrait à une quelconque *psychopathologie*. Son interprétation est que ce sont les désordres physiques et moraux dont les malades sont affectés qui induisent leur singulière capacité d'entrer en état somnambulique, grâce au flux magnétique que le thérapeute leur administre. Alors, dans cet état, le sujet à la fois endormi et vigile peut accéder à ses ressources propres, à une parole libre, surtout à une parole véritablement et enfin écoutée. Tout cela est, pour nous, difficile à penser, mais ce fut ainsi. Oui... *c'est un fait!* comme n'aimait pas l'entendre dire Claude Bernard. Mais ce n'est pas *un fait sans causes*.

Ce que Puységur a donc découvert puis pratiqué, dans le contexte d'une représentation propre des effets du « magnétisme » et la production de sommeils vigiles, c'est une thérapie fondée *par la parole et sur la parole*, une thérapie consistant dans la parole du sujet même, à mesure qu'elle est accompagnée par *une écoute* qui aide la personne à s'autonomiser.

C'est la raison pour laquelle peut être contestée l'interprétation réductrice trop souvent avancée, qui tend à ne juger cet épisode et ses prolongements au XIX^e siècle que comme une esquisse maladroite de ce que Freud, plus d'un siècle au-delà, aurait eu, lui seul, la capacité d'énoncer avec toute la dignité théorique requise. À bon droit, l'on peut considérer au contraire que de 1784 à 1825, ayant rendu saisissable l'émergence d'un état du psychisme non encore étudié jusqu'alors, Puységur, le premier dans l'histoire de la psychologie, mettait en œuvre sans pouvoir encore le formuler sinon par bribes, la ressource efficace de *la relation affective, bienveillante et verbalisée* au centre de toute procédure de guérison.

En 1784 à Buzancy, un fait imprévisible, producteur d'une différenciation nouvelle de l'expérience et du savoir, de l'impensable et du pensable, a ouvert un processus aux conséquences lointaines immenses.

À Strasbourg, où ses fonctions militaires l'assignaient ordinairement, Puységur donna une impulsion et une orientation nouvelles au mouvement mesmérrien qui préexistait et rassemblait d'autres officiers comme lui, ainsi qu'une part de l'élite locale très à l'écoute de ce qui, dans cette ville, résonnait des premiers échos de la *Naturphilosophie* préromantique allemande ¹¹. Dès 1784 il fonde une « Société Harmonique des Amis Réunis de Strasbourg », qui regroupa ceux qui se voulaient désormais ses disciples, et qui s'élargit à la participation de certains médecins, de personnalités de la noblesse locale et de la bourgeoisie éclairée. On se mit à y multiplier les actions, les cures, les expérimentations, les échanges d'observations. De tout cela il parut nécessaire, impérieux même, de publier les comptes rendus. Nous disposons ainsi de trois volumes successifs d'annales, où furent consignés les récits circonstanciés des cures pratiquées par les différents membres, de 1785 à 1789. Ils constituent une source d'information remarquable, par les faits qu'ils rapportent, par les réflexions dont ils témoignent, par l'effort d'élaboration de concepts nouveaux qu'ils attestent ¹². Certaines des cures pratiquées eurent un réel retentissement, comme celle du comte de Lameth, futur orateur parlementaire. Participèrent aux travaux aussi bien de grands noms (le duc d'Areberg, le bailli de Suffren) que des bourgeois de la ville, et de savants chercheurs comme Lavater. Cette Société eut vite des filiales dans la province. À partir de là, le modèle des cures somnambuliques se diffusa dans tout le royaume, malgré les réserves d'une part notable du milieu médical. Les événements de la Révolution mirent pourtant fin à ce mouvement ¹³ et ce n'est qu'après 1806 que Puységur, revenu à la vie civile, eut le loisir de reprendre ses recherches et ses publications. Nous allons y venir.

CONJONCTURES

Auparavant, une première évaluation d'ensemble peut être esquissée. L'éveil, chez les sujets endormis, d'une acuité mentale très au-dessus de leurs capacités ordinaires, leur aptitude à dicter les procédures à suivre pour leur guérison, avaient donné au mesmérisme, grâce à Puységur, une nouvelle dimension d'efficace dont lui-même œuvrait à définir les modes d'emploi, à conduire l'analyse rationnelle et à développer, en passionné des sciences

11. On se référera à ce sujet aux recherches de Luis Montiel dans *Magnetizadores y sonámbulos en la Alemania romántica*, Madrid, Frenia, 2008, 222 p.

12. *Exposé des différentes cures opérées depuis août 1785...*, 252+58 p., Strasbourg, 1786.; *Suite des cures...*, 352 p., Strasbourg, 1787.; *Annales de la Société Harmonique... ou cures que les membres de cette société ont opérées...*, Strasbourg, 1789, 464 p.

13. Puységur, promu général commandant de l'École royale d'artillerie de La Fère, suivit favorablement les événements révolutionnaires, du moins jusqu'à l'arrestation et au procès du roi. Il démissionna de son poste, mais demeura en France à la différence de ses deux frères cadets, émigrés. La population locale le protégea des poursuites éventuelles. Il fut maire de Soissons sous le Consulat et le début de l'Empire, puis rentra dans la vie civile.

exactes, l'explication scientifique. Sous son impulsion, les recherches s'étaient multipliées. La mise au jour de phénomènes remarquables (seconde vue, pronostication, double personnalité) dessinait incidemment les objets qui allaient devenir ceux de la recherche psychique un siècle au-delà, aussi bien que de la psychologie scientifique moderne.

Mais ce tableau a ses ombres. Les unes ont résulté des excès de quelques disciples aux visées incertaines ; surtout de la dérive ésotérique ou mystique dans laquelle s'engagèrent certains ; enfin, du goût pour un magnétisme de spectacle que d'autres développèrent. Cela pouvait brouiller dans le public la perception de cet espace nouveau d'intellection des phénomènes du corps, sans détourner pour autant l'intérêt avivé par les thérapies nouvelles menées dans les groupes de recherche sérieux.

L'obstacle véritable et durable qui vint entraver pour longtemps les perspectives de développement de ce champ d'expériences, résulta d'une malchance dans le croisement des circonstances. Au moment même où Puységur faisait avec le cas de Victor sa découverte fondatrice (mai 1784), la double Commission royale académique réunie pour examiner le magnétisme était à l'œuvre à Paris et, ignorant tout de l'épisode, attentive à la seule pratique mesmérénne, allait prononcer dans l'été une condamnation radicale. Ce jugement, les autorités s'y tiendront durablement, n'estimant pas significatif le notable déplacement auquel avaient mené les événements de Busancy dans la façon dont pouvait, à travers eux, être mieux comprise désormais la nature du magnétisme animal et jugée sa valeur.

Puységur avait aussitôt pris la mesure du barrage ainsi posé devant lui. Le prononcé des corps savants, tel qu'il l'évoque lui-même, assurait que les effets du magnétisme « n'étaient dus qu'à l'*imagination* des esprits faibles ». Là, il sentait l'avenir de sa découverte menacé, et se voyait risquer d'être personnellement déconsidéré, passant pour « visionnaire », adonné à une « chimère », blâmé pour son « manque de jugement, de conduite, d'usage du monde »¹⁴ – tels sont ses propres termes, telles furent ses craintes. Elles ne le détournèrent pas cependant de persévérer, et de s'engager tout entier dans la recherche, les expérimentations, l'œuvre et la mission vers quoi un faisceau de circonstances, et le hasard, l'avaient conduit. Mais l'opinion savante restait à l'écart pour longtemps...

LA PENSÉE MEUT LA MATIÈRE

Passé le tumulte et les bouleversements des années révolutionnaires, Puységur put réengager son travail de réflexion, d'expérimentation et de soins. Il

14. Amand Marc Jacques de Chasteney, marquis de Puységur, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal* (1784), réédition en *fac-similé*, Toulouse, Privat, 1986 : avant-propos, p. III-IV.

eut d'abord à cœur d'affiner son étude des fondements proprement scientifiques assignables aux phénomènes qu'il observait. Très attentif aux avancées des sciences physiques dans les décennies précédentes, particulièrement à propos des actions à distance en électrostatique et magnétostatique, impressionné par les toutes récentes découvertes de l'électricité dynamique et de la pile (Galvani 1791, Volta 1800), Puységur réactualise ses interprétations des phénomènes de somnambulisme à l'apparition desquels il est lié. Il les expose dans un ouvrage conséquent destiné à asseoir la légitimité savante de ses expériences¹⁵. «L'état d'influence réciproque de tous les corps entre eux, énonce-t-il, c'est le magnétisme universel ; l'influence particulière des corps animés les uns sur les autres, est le magnétisme animal». La question essentielle concerne la définition des *causes* qui permettent l'induction d'un sujet en état somnambulique, c'est-à-dire en éveil paradoxal. Il met alors en doute l'hypothèse antérieure d'un *fluide* magnétique concret, à quoi il substitue l'action dynamique d'une volonté transmissible, tonique et constituante.

«La pensée meut la matière [...] et l'action magnétique est une impulsion de mouvement. La pensée qui guide la volonté d'agir est en moi ce qu'est le plateau de verre dans la machine électrique. D'une action naît le mouvement, et point de mouvement qui ne se transmette à l'instant [...].

Lorsque avec ma main, mon doigt, je me suis reconnu la puissance de faire agir, marcher, prendre un objet quelconque à un somnambule magnétique, aussi facilement et plus vite peut-être que je ne lui aurais fait exécuter toutes ces actions en les lui commandant de la voix, j'ai dû nécessairement faire la comparaison de ce phénomène avec celui que présente le fer à l'égard de l'aiguille aimantée d'une boussole.

[...] Comme j'étais alors persuadé de la présence d'un fluide agissant d'après de certaines lois dans le phénomène de la boussole, j'admis, quoique je ne l'aperçusse pas, la présence d'un même fluide en moi lorsque je magnétisais. [...] J'en conclus la nécessité de reconnaître en moi, ou dans les somnambules magnétiques, des pôles, des courants, et tout ce qu'enfin on m'avait dit exister dans l'aimant.

Je magnétisais donc avec cette persuasion [...] lorsqu'un jour un de [mes] premiers somnambules m'assura que, soit pour le faire entrer dans cet état, soit pour l'y faire agir ou l'en retirer, [...] l'acte seul de ma volonté suffisait pour déterminer l'effet de ma puissance. Cette lumière, dont je n'apercevais que bien faiblement la clarté, fut néanmoins le fanal qui me dirigea constamment dans toutes mes opérations magnétiques.»¹⁶

15. A. M. J. de Puységur, *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec les diverses branches de la physique générale*, Paris, Desenne, 1807, 480 p.

16. *Idem*, p. 31-34.

Sur la *cause* réelle du phénomène, il s'interroge. Il faut bien qu'il y en ait une :

« [...] mais en attendant que je puisse la reconnaître, je me garderai bien de préférer à une certitude acquise par expérience, l'hypothétique probabilité d'un fluide magnétique dont aucun physicien n'a jamais pu constater l'existence. »¹⁷

Congédiée donc toute idée de fluide. C'est le rapport de personne à personne, d'un esprit à l'autre, qui travaille.

Mais, plus que ces tentatives d'explication encore embarrassées, cependant attachantes dans leur effort pour élucider la formation d'états de conscience dont la nature et le statut nous restent encore obscurs, l'accent vaut d'être mis sur les traitements combien secourables que Puységur a dispensé à la communauté des souffrants.

UN SOMNAMBULE DÉSDORDONNÉ

Dans les années qui suivirent, Puységur continua donc avec détermination à dispenser ces soins, tantôt dans sa résidence au profit des habitants de sa région, de préférence les plus modestes, tantôt à Paris où il tentait d'éclairer, sur sa pratique et les leçons à en retenir, quelques-uns des plus abordables de ses contemporains compétents, tels Pinel, l'aliéniste, Gall, le premier investigateur des fonctions cérébrales, et nombre d'autres. Il en obtint bien peu de marques d'intérêt. De là plusieurs autres ouvrages destinés à sensibiliser une opinion inattentive¹⁸. Ils eurent au moins la vertu de fournir à la vivante minorité de ses sympathisants, disciples et acteurs engagés – et de fait à nous-mêmes chercheurs – un ensemble d'études cliniques d'un intérêt considérable.

Nous restent ainsi des leçons précieuses. Parmi les pages les plus fécondes figurent celles qui nous restituent les dialogues de Puységur avec le jeune Alexandre Hébert, un enfant psychotique de 12 ans qui dans ses crises se lançait la tête contre les murs au risque de se tuer. Ce fut, de l'été 1812 à l'été 1813, une des tentatives de thérapie les plus marquantes du marquis, alors âgé de plus de soixante ans. Acceptant que cet enfant vécût jour et nuit auprès de lui pendant plusieurs longs mois (Alexandre partageait sa chambre), prenant en charge des crises délirantes à peu près quotidiennes, Puységur les suspendait par la mise en sommeil magnétique, et dialoguait alors avec la part lucide de l'enfant endormi mais vigile, avec sa conscience raisonnable. Il

17. *Ibidem*.

18. A. M. J. de Puységur, *Recherches, expériences et observations physiologiques sur l'homme dans l'état de somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, Paris, 1811 ; *Appel aux savants observateurs du dix-neuvième siècle de la décision de leurs prédécesseurs contre le magnétisme animal*, Paris, 1813 ; *Les vérités cheminent, tôt ou tard elles arrivent*, Paris, 1814 (brochure).

l'amena ainsi à négocier pas à pas son libre, progressif et difficile retour à une meilleure disposition de soi. Il sut et put faire se retrouver, chez l'enfant, l'être sensé longtemps reclus dans l'espace dérangé de sa déshumanité. En fait ce fut, en ce qui concerne la folie, la première psychothérapie par la parole réalisée dans l'espace européen – un pari sur les potentialités de l'écoute, du dialogue, permis par le magnétisme et l'état de somnambulisme artificiel, pour rassembler la raison encore présente dans un esprit dissocié¹⁹. Gall, consulté, n'en voulut rien savoir. Cela contredisait ses approches théoriques.

*

Les pages qui précèdent ont amené, incidemment mais à plusieurs reprises, à évoquer la question difficile de l'interprétation des phénomènes observés, de leur nature, de leurs rapports avec les champs actuels de l'analyse psychologique, psychanalytique, ethnographique ou anthropologique. Il y a lieu, pour finir, d'entrer dans ce débat plus carrément.

LE CONTEXTE ANTHROPOLOGIQUE

Dans un important ouvrage sur la découverte de l'inconscient – une *histoire de la psychiatrie dynamique*²⁰ – l'historien suisse Henri Ellenberger a proposé une hypothèse d'interprétation qui ne manque pas de pertinence. L'apparition des phénomènes de sommeil lucide parmi la population paysanne du domaine seigneurial de Puysegur ne serait pas sans rapports, dit-il, avec le type de lien féodal d'homme à homme qui se perpétuait en ce lieu depuis des générations. Parlons-en.

Les observations des médecins du XVIII^e siècle font apparaître combien, dans les campagnes lors des épidémies ou chez des malades gravement atteints, l'angoisse, les peurs et les désordres liés à la maladie produisaient fréquemment, au sein de ces populations rurales, des phénomènes de convulsion, de perte de conscience soit individuels, soit collectifs²¹. Ces symptômes s'ajoutaient à ceux propres à la maladie. Les manifestations en étaient clairement rattachées par les médecins d'alors à l'hystérie pour les femmes, à l'hypocondrie pour les hommes. À leur suite, mais au-delà, et dans nos termes,

19. A. M. J. de Puysegur, *Les fous, les insensés, les maniaques et les frénétiques ne seraient-ils que des somnambules désordonnés?*, Paris, 1812, et *Continuation et Fin du Traitement magnétique du Jeune Hébert*, Paris, 1812. J'ai republié et analysé l'ensemble de ces textes dans Amand Marc Jacques de Puysegur, *Un somnambule désordonné : journal du traitement magnétique du jeune Hébert*, édition établie et présentée par Jean-Pierre Peter, « Les empêcheurs de penser en rond », Le Plessis-Robinson, Synthélabo, 1999.

20. Henri Frédéric Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient* (1970), Paris, Fayard, 1994, 976 p.

21. Jean-Pierre Peter, « Les mots et les objets de la maladie », dans *Revue Historique*, n° 499, 1971, p. 13-38; « Le corps du délit. Représentation du corps dans la médecine préclinique », dans *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 3, 1971, p. 73-108.

nous pouvons y percevoir une forme spécifique d'interaction (et peut-être vaut-il mieux dire d'*unité*) du somatique et du psychique.

À Buzancy et alentour, la confiance familière des habitants envers leur seigneur châtelain et le respect de son autorité ont assurément préparé l'effet de symbiose et d'identification qui s'est concrétisé alors, chez certains, dans ces formes nouvelles et singulières de relation protectrice, voire salvatrice, induites par la pratique du magnétisme. Nous pouvons déceler aussi la part qu'a dû prendre, dans ces manifestations de somnambulisme, l'existence d'une culture paysanne sous-jacente, à la fois présente et refoulée (je dirais volontiers : *en sommeil...*). Dans cette culture, les formes traditionnelles de la transe et de la possession, bien qu'oubliées ou enfouies, demeuraient disponibles et susceptibles de se restaurer dans un contexte propice.

Dans une société où les droits sacrés, les charges et prestiges de la fonction de père sont endossés puissamment par le seigneur, et suprêmement par le roi, les gens du commun restent liés, psychologiquement parlant, à une sorte d'enfance. Il en résulte une contrainte, une fragilité et donc une tendance à la dissociation dans les processus d'identification de la personne. Ainsi l'homme simple, et pareillement la femme, ne se possèdent pas tout entiers ; ils n'existent jamais qu'en fonction de la prise éminente sur eux d'une figure puissante qui les domine, un maître, tantôt protecteur, tantôt inquiétant (le roi, le seigneur ; pour la femme, le mari...). Aussi, lorsque le maître est protecteur (et non assujettissant), une sorte d'espace s'ouvre dans le psychisme de la personne sujette, un espace où peut soudain prendre place la figure personnelle d'une identité enfin accomplie. Victor se hausse ainsi au niveau de son maître – mais en état de crise somnambulique et, faut-il ajouter, peut-être de déplacement para-hystérique.

C'est pourquoi il convient de prendre en considération la propre dimension de Puységur, son statut social et seigneurial, sa présence humaine peu ordinaire. S'il n'avait pas eu ce charisme personnel, il n'aurait sans doute pas obtenu (sans s'y attendre, au début, je le rappelle) ces effets remarquables sur tant de ceux qui ont eu recours à lui. Il y a lieu de considérer aussi combien, par ses grands domaines ruraux, cette haute noblesse de Cour dont il faisait partie était en intimité depuis l'enfance avec les campagnes, avec leur culture, leurs mythologies, leurs croyances. Ces gens ont eu des nourrices paysannes. Elles leur ont transmis d'anciennes sensibilités. Un exemple : lorsque dès les premiers jours la foule des mal-portants afflua auprès de lui, Puységur, débordé par leur nombre, usa à l'improviste d'un expédient. Il y avait, auprès de la fontaine de Buzancy, un grand orme. Le marquis le « magnétise » et y fait attacher des cordes aux maîtresses branches. Les patients s'y agrippent et la plupart y trouvent du mieux-être. Le choix par Puységur d'un grand vieil arbre pour y établir une source d'énergie vitale curative, au cœur du village et à côté d'une fontaine, nous fait apparaître comme significatif cet accord

culturel sensible, entre lui et la population, sur des représentations cosmiques communes concernant les forces telluriques.

Considérable est l'importance de ce fonds ethnologique et féodal qui a marqué les conditions d'éclosion du somnambulisme artificiel. Mais il rend d'autant plus paradoxal en apparence, et illuminant en réalité, le renversement remarquable (la *conversion* faudrait-il dire plutôt, en termes à la fois arithmétiques et psychanalytiques) que Puységur a opéré, et par quoi ce qu'il fit surgir, ce n'est ni une crise épileptiforme, ni un désinvestissement de soi, ni enfin l'un de ces dangereux grands débordements nerveux collectifs à thème magico-religieux que les sociétés européennes avaient connus dans le passé, mais un espace de savoir nouveau, et pour le sujet, un éveil de soi à soi, une lucidité sereine.

LE SAVOIR DU SUJET SUR LUI-MÊME

Ces capacités très spéciales qu'il découvre, et qu'il pose comme proprement humaines et *naturelles*, Puységur les rapporte à un *sens interne* qui, nous l'avons dit, fait du sujet mis en état de somnambulisme artificiel un *passeur* susceptible d'ouvrir entre les êtres souffrants un échange libérateur, un chemin de guérison.

Tel est donc le *somnambulisme artificiel*, une forme spécifique de *transe calme*, intéressante parce que le sujet y est comme extérieur à lui-même, à mesure qu'il se trouve plus profondément ancré en soi, par une symbiose avec celui qui l'y a conduit, et dans une ouverture soudaine à l'être de ceux qui l'entourent. Dans une alliance aussi et un don réciproque. Rappelons les termes de la lettre au sujet de Victor : « [...] mon homme, ou, pour mieux dire, *mon intelligence*, [...] quand il est en crise, je ne connais rien de plus *profond*, de plus *prudent*, et de plus *clairvoyant* »²². Ici, par ces mots, de plein gré, un grand seigneur fait, d'une certaine façon, d'un valet de ferme son égal et son complémentaire. Le processus d'identification, propre aux divers phénomènes de possession ou d'adorcisme, semble ici jouer fortement, mais en miroir, à double sens, chacun habité par l'autre. Mais nous ne sommes ici ni dans le vaudou ni dans le chamanisme. Étrange mécanisme, hors de tout modèle pensable à son époque – peut-être encore à la nôtre.

Ainsi Puységur a-t-il le premier rendu saisissable l'émergence d'un état de psychisme jusqu'alors insoupçonné, et dont les traits continuent de nous interroger, tant ils ne ressemblent vraiment ni aux catégories classiques de l'anthropologie, ni ce à ce qui, dans l'histoire de la psychologie et de la psychiatrie, a été fait ensuite de l'hypnose avec Charcot à la Salpêtrière, avec Bernheim à Nancy.

22. A. M. J. de Puységur, *Mémoires pour servir à l'histoire du magnétisme animal*, 1784, p. 27.

Le sujet somnambule (un *transi*, passé d'un état de conscience à un autre) s'ouvre à une part intime de lui-même, qui libère, verbalise et se réapproprie le non verbal enfoui. C'est bien ce que, par rapport à l'irrationalité où les tenants du rationalisme ont longtemps voulu cantonner ces situations, l'on voudrait faire percevoir ici comme l'avènement d'une première perception d'un autre ordre de rationalité, celle du corps dans son rapport à l'affectif; ou, pour le dire autrement, la reconnaissance et la mise en œuvre de la logique du sentiment.

Le tableau tracé ci-dessus n'échappe pas aux conséquences globalisantes d'une synthèse. Effet de construction : tout semble posé, clair et net. La réalité fut moins stable, plus contrastée – accidentelle et successive. En fait, au cours de ses quarante années de pratique (1784-1824), Puységur a parcouru un vaste espace de circonstances diverses, riches d'expériences tantôt favorables, tantôt décourageantes, parfois très surprenantes. De découvertes en échecs et en rebondissements, sa pratique, son jugement ont considérablement évolué. La diversité des cas, les traverses, les doutes, ont conduit à des correctifs successivement apportés à la doctrine. De ces derniers l'on ne retiendra ici qu'un seul, déjà mentionné, l'abandon assez précoce de l'idée d'un fluide matériel comme agent déterminant la crise. Est fixée dès lors la nature du seul principe agissant, la volonté du magnétiseur dirigée vers la personne et reçue par celle-ci, dans un « rapport » spécifique du magnétiseur au magnétisé, le plus souvent dans le cadre d'un groupe.

LES DEUX VERSANTS

Ainsi, dans cette évolution, tout, en fait, s'était centré autour du phénomène de la transe somnambulique, de ses multiples faciès se révélant à mesure, jusqu'à ce que soit mis en place et en mots tout un processus modélisé, un schéma théorique de la crise. Il l'avait bien fallu. C'est que certains des somnambules, d'emblée vite et bien guéris, et qui étaient alors devenus comme des disciples de Puységur et ses assistants sur le terrain, avaient connu ensuite des rechutes successives avec, à chaque fois, des symptômes somatiques renouvelés et différenciés. Ils se révélaient ainsi porteurs d'une maladie à phases répétitives aperiodiques et muables, une maladie en quelque sorte initiatique, le prix à payer comme garant pour eux de la perpétuation de leurs capacités somnambuliques si particulières de guérisseurs. On n'employait pas en ce temps la qualification de *médium*, mais ils étaient bien tels. Nous pourrions aussi dire aujourd'hui qu'ils étaient devenus des « sujets » privilégiés de l'expérimentation magnétique. Par eux, autour d'eux, et selon les figures qu'ils produisaient (hypermnésies, régressions, prédictions, etc.), se précisèrent des schémas où se sont modelés les parcours à suivre. Ces règles se

découvrirent, se construisirent au fur et à mesure, dans un commerce d'actes et de paroles qui fixèrent bientôt le processus thérapeutique, la conduite de la cure. Les sujets en avaient élaboré les éléments (ils sont la voix de la Nature se réparant) et Puységur, à l'écoute toujours, mais responsable moral, incarnait le guide qui pose le cadre formel et le met en action.

Or, ce qui s'accomplissait de cette façon, pourquoi n'en dirions-nous pas aussi, tant les formes concrètes du déroulement des faits nous l'indiquent, que cela fonctionnait à la manière d'un *rituel*, et que bien des éléments qui y entraient en composition ont eu vertu d'y projeter toutes les propriétés de l'efficacité symbolique ?

Ainsi avançons-nous sans cesse dans cette affaire sur la ligne d'arrêt qui sépare deux versants. D'un côté se joue l'histoire d'une découverte théorique faisant rupture épistémologique dans le domaine encore balbutiant d'une psychophysiologie. De l'autre, se développe un champ anthropologique ouvert sur des pratiques de liens électifs concernant des personnes et le groupe, avec des transmissions initiatiques, du charisme, des rituels, du symbolique.

Articuler les deux versants de ce dossier pose à nos disciplines de difficiles problèmes, d'autant qu'il n'y a pas avantage à les opposer (déconsidérer l'une par l'autre, au choix) mais au contraire à les unir, à les maintenir en état de fusion, mais instable. C'est cette indécision même de l'objet, d'emblée menacé de rupture et ineffaçable, qui intéresse.

Face à ces enjeux difficiles, aux vertiges qu'ils portaient, face au refus d'une quelconque validation que lui opposait l'institution savante et médicale, Puységur trouva la ressource d'une ferme réponse : codifier toujours mieux les procédures de l'incertain afin de les rendre accessibles au plus grand nombre. Un point y mérite d'être observé plus avant. À l'intention de ceux qui, dans un mode de présence réciproque intense, avaient mission d'engager le « rapport », d'induire la crise et le sommeil vigile (ou, en regard, pour le sujet traité, de consentir à y entrer), il posait cette forte injonction : « *Veillez et croyez !* ». Il fit d'ailleurs inscrire cette devise en tête de plusieurs de ses écrits.

C'est sur ce « *croyez* » qu'il y a lieu de finir. Soit la question de la confiance et de la crédibilité – espace fragile...

*

Le *croire* qui est en jeu ici n'est pas, pour Puységur, celui de la foi religieuse, mais de la certitude acquise au terme d'une démarche rigoureuse répondant aux critères de la science.

LA CRISE DU FIDUCIAIRE

S'il écrit si abondamment, s'il publie tant de détails sur chacun de ces cas qu'il a traités c'est, dit-il, « pour forcer la croyance publique sur les guérisons que je rapporte ». Croyance publique, c'est-à-dire *crédit*, et même *créance*, si je puis rappeler le climat spécifique dans lequel s'est expérimenté le somnambulisme magnétique, à savoir l'établissement d'un nouveau *commerce* de confiance entre patient et thérapeute.

Mais nommer la confiance, c'est évoquer un espace du *fiduciaire* lequel, tout au long de l'œuvre puységurienne, fut indéfiniment mis en cause de l'extérieur. Tout cela, lui opposait-on, n'est pas croyable. À raison du double registre d'honneur nobiliaire et d'engagement scientifique où se situe ce grand seigneur des Lumières, le doute sur sa parole était insupportable.

Dans le rapport féodal, le seigneur, suzerain ou vassal, engage sa foi. S'il s'y tient, il est *féal*; s'il y manque, *perfide*, *félon*. En mainte occasion, l'imputation de tromperie ou d'illusion, l'idée même qu'on pût l'en soupçonner, ont conduit Puységur à des singularités, des conduites décalées, même à de graves erreurs tant le doute sur sa droiture l'égarait.

Ainsi, quelle que fût sa doctrine sur la confiance intime nécessaire dans le rapport entre magnétiseur et magnétisés (mais cette intimité s'entendait, évidemment, ouverte aux dimensions du groupe des convaincus), poussé à bout par des curieux très sceptiques, Puységur en est venu à faire démonstration publique probatoire. Buttant sur la *défiance* des incrédules, les séances de ce type furent régulièrement contrariantes, les suites parfois dramatiques. Ce fut le cas d'emblée, avec Victor, à Paris, dès l'automne 1784. Soupçonné *a principio* de trucage par plusieurs des assistants, Victor s'enfuit et s'égara plusieurs jours dans la ville inconnue, désespéré par le déni public de ce qui pour lui était devenu une identité nouvelle. Dans ses écrits et de vive voix, Puységur déconseilla toujours ensuite et fermement les exhibitions publiques. Conforté cependant par le succès de ses cures, certain de leur notoriété, il répéta la même erreur en quelques autres occasions jusqu'en 1813, chaque fois comme à l'improviste, et au détriment immanquable de certains de ses plus chers sujets meurtris par les mêmes offenses reçues.

Dans les à-coups de ces accès probatoires, se révèle la blessure d'un Puységur désarmé face au vide tragique de l'assentiment. Il y a chez lui une sorte de fièvre à solliciter ses somnambules, lorsqu'ils sont dans leur éveil paradoxal, pour qu'ils écrivent – les yeux fermés – les propos qu'ils viennent de tenir; et qu'ils datent et signent, qu'ils confirment. Il convoque des notaires, des huissiers, afin qu'ils rédigent et signent des attestations, des comptes rendus détaillés des séances et des résultats, avec mention des témoins. Il collectionne ces papiers, il les transcrit dans ses ouvrages, constituant ainsi les dossiers à donner en gage de vérité, de fiduciaire.

Je me référerai ici au traumatisme produit en 1720 en France par la ban-

queroute du système de Law²³. En un court espace de temps l'instauration du crédit public et du papier-monnaie s'était accompagnée de leur effondrement, mais non de leur disparition ; au contraire le temps du crédit restait lancé. Dès lors, quelque chose là a failli dans le régime même du sens, et s'est ouverte l'ère d'un dérèglement dans la mesure du temps, propre à déséquilibrer les repères et les esprits. La tonalité générale de la confiance s'en est trouvée comme ébranlée et même désagrégée, à mesure que l'espace commercial du crédit, inquiétant dans sa permanente extension, se donnait à connaître comme si, de son fait, le papier-monnaie étant rendu à sa valeur de simulacre, on pouvait ne jamais devoir payer vraiment ni être payé réellement. Quelque part la confiance s'est ruinée. Il se met à flotter sur la nature des choses, et pour un temps sans limite, un quelque chose de fallacieux. On peut suivre de près ce dérangement de la confiance dans le temps. Certaines « crises », dont l'actuelle, nous indiquent la pertinence de cette nappe toujours réalimentée du doute. Revenons à notre objet.

Ce magnétiseur, alors, qui endort les consciences... ! Comment s'y fier ?

Puységur peut bien multiplier les attestations et procès-verbaux pour garantir, pour consigner ses dires, et forcer la conviction du public instruit, pour acquitter toujours plus désespérément les billets à ordre de ses résultats – les guérisons et renaissances. Sa signature est, pour lui, à l'évidence, assignable. Mais qu'est-ce qui gage auprès de l'opinion le crédit de ces écritures ? Alors ses textes sont comme jetés au vent. Ce ne sont que papier-monnaie.

Restons-en là, – à la question que posent ces écrits. Ils constituent nos seuls témoins sur des faits naturels qui, pris dans le discours, se sont trouvés portés, d'occasion en occasion, à une incandescence mythique, au point qu'ils en exercent même parfois, chez certains, une influence en quelque sorte hypnotique. Sur ces textes, nous chercheurs intéressés par ce domaine, aussi rigoureusement que nous nous y assignions, certaines fois nous rêvons et souvent ergotons. Ils sont la source de nos propres récits et commentaires, qui les engagent dans nos diverses interprétations en termes d'histoire des sciences et d'épistémologie, de psychologie ou d'anthropologie. J'ai dit : nos interprétations... Ne vaudrait-il pas mieux, nous concernant, parler d'indécision, divisés que nous sommes intérieurement dans nos jugements envers tout ce théâtre du somnambulisme, entre expliquer, prouver, nier, opiner, conjecturer ? Et sous les pas de qui s'y intéresse, cette faille béante : pourquoi ces phénomènes ne peuvent-ils plus se reproduire ? – du moins chez nous... À l'inverse, nos approches ne sont-elles pas d'abord, chacune à chacune, réductrices de l'objet ? Il y a quelque chose d'inquiétant à percevoir la nature précaire, aventureuse de toutes ces constructions d'écritures, les nôtres

23. Je m'inspire ici de la recherche et des apports de Jean-Michel Rey dans *Le Temps du crédit*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002, 364 p.

évidemment. Mais peut-être sont-elles, en cela, dans un rapport d'homologie avec ce que, à la source, la construction puységurienne des écrits d'origine portait en elle-même de cette fragilité, en tant qu'elle procédait d'une certitude magistrale, mais creusée par la conscience d'une lézarde fiduciaire dont Puységur n'avait pas la clé. De là une sorte d'emportement incantatoire qui marque certains passages de ses ouvrages, par l'effet duquel il hausse le compte rendu des faits observés d'une surcharge injonctive et peu ou prou doctrinaire. Aussi, dans nos efforts pour situer et décrire ce champ, quelque chose manque-t-il toujours sous le pas, pour pouvoir dire le vrai de ce qui fut, des phénomènes qui furent vus, plus voilés à mesure que nous les tirons à nous par des mots décalés : transe, hypnose, transfert, suggestion, états modifiés de conscience. Sans doute nous faudrait-il savoir couper court à la ratiocination. Mais en face, le ver rationaliste inlassable taraude nos efforts de ses démentis de principe.

Cependant, il s'est bien passé quelque chose. Quelque chose d'assez fort pour laisser toutes ces traces, et tant de postérité. Et nous voici comme condamnés, dans une posture galiléenne, mais semble-t-il définitive cette fois, à grommeler répétitivement : « Et pourtant elle tourne! ».

Où elle tourne. L'histoire du magnétisme dans la suite du siècle est d'une ampleur impressionnante par ses avancées et ses résultats. C'est d'ailleurs l'histoire d'un combat. Il faut rappeler aussi que vers 1825-30, l'Académie de médecine avait failli virer. Un long rapport favorable avait été rendu par une de ses commissions, sous la plume d'un de ses membres, Husson, qui à l'Hôtel-Dieu de Paris avait introduit une pratique de soins par un magnétiseur (le baron du Potet ²⁴). Au même endroit, le chirurgien Jules Cloquet (autre académicien) avait opéré un cancer du sein sous anesthésie magnétique. Or, à cette époque, je le rappelle, on intervenait toujours à vif – toute anesthésie opératoire était impensable ou réprouvée avant 1847 ²⁵. Du magnétisme, nous savons bien aussi que les plus grands noms des lettres, de la philosophie et des arts (Balzac, Dumas, Sand, Hugo, Maine de Biran, Schopenhauer, Hegel, Wagner, William James, Bergson, etc.) ont été inspirés dans leur œuvre par cette question, ont popularisé ses thèmes et contenus, en ont pensé les termes, ou même se sont mobilisés pour sa défense.

Alors, qu'en est-il ?

Toute cette histoire porte en elle une part d'irréductible, et c'est notre faute de ne pas savoir en dégager le sens et la valeur, ni les déplacements de

24. Compte rendu de ces séances, « Expériences sur le magnétisme animal faites en 1820 à l'Hôtel-Dieu de Paris », dans Dupotet (ou Du Potet), *Manuel de l'étudiant magnétiseur*, Paris, Baillière, 1848, p. 305-340. L'auteur, immanquablement, s'estime dans l'obligation, pour attester les faits, d'invoquer le témoignage des assistants, qu'il désigne nommément : les médecins chefs (Husson, Geoffroy, Récamier), l'interne du service, et vingt-huit des médecins qui ont suivi les expériences, dont tous, dit-il, « ne manqueraient pas, si j'avais altéré en rien la vérité, de m'accuser hautement. »

25. Voir Jean-Pierre Peter, *De la douleur. Observations sur les attitudes de la médecine prémoderne envers la douleur*, Paris, Quai Voltaire-Cité des Sciences, 1993, p. 50-52.

l'esprit qu'elle commande. La découverte de la fonction respiratoire comme productive d'une combustion – notre chaleur animale (fin XVIII^e siècle) – ne nous oblige pas, pour la considérer et la rendre crédible, à raconter chaque fois en détail les démarches successives de Priestley, Lavoisier et Laplace. La chose est acquise. Mais dans le champ que je traite ici et que je clos maintenant, chacun de nous qui y travaillons, ne cessons depuis des décennies (et bien avant nous déjà Lassaigue, Bernheim, Janet, Richet, Chertok, Ellenberger) d'en raconter sans répit, reprendre et redire les épisodes mesmériens et puy-séguriens, la *saga* dont la leçon s'évanouit à mesure qu'on la redit. Immense fragilité sensible de cet objet, animant un perpétuel récit, une incessante attente ambiguë envers ce qui agite en nous l'ailleurs de l'autre nous.

*Jean-Pierre Peter est directeur d'études à l'EHESS
(Histoire et anthropologie de la médecine, Centre de recherches historiques)*